

Guide de découverte de Fresnes-au-Mont

Porte du Barrois

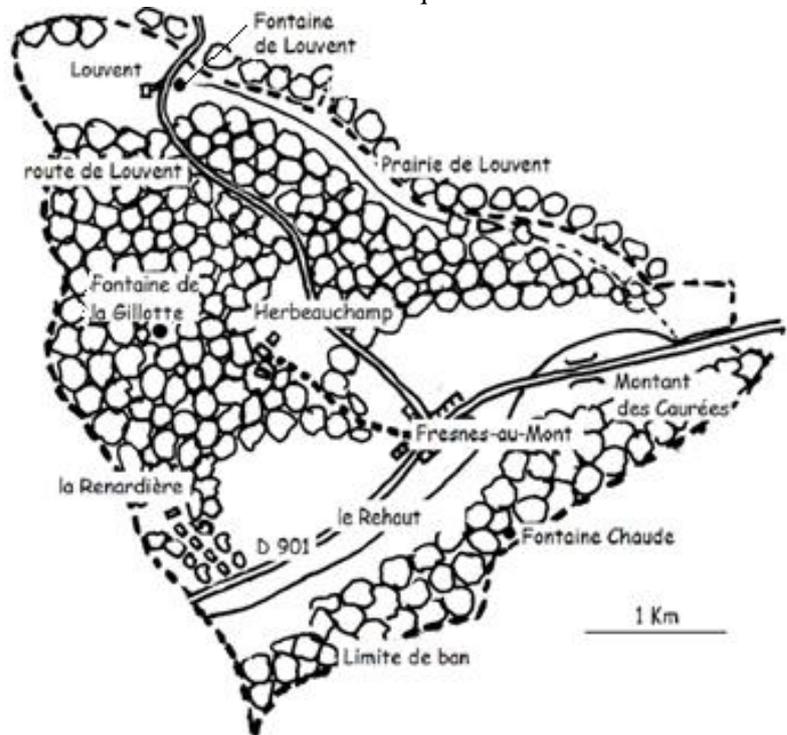
Le village-rue penche vers la Meuse, à quelques encablures du Sammiellois, mais Fresnes-au-Mont est résolument tourné vers le Barrois. Pour preuve, il n'affiche pas son opulence, hormis l'église, bien que riche de presque cinq cents hectares de bois communaux.

1^{ère} partie : Paysages ruraux et forestiers

Entre Seine et Meuse

Le territoire couvre mille cinq cents hectares mais à l'inverse des bans de la vallée de l'Aire, tout en longueur, les terroirs sont regroupés ici en un triangle isocèle, deux écarts formant les pointes ouest et nord-ouest et une étroite vallée herbeuse dite « Prairie de Louvent » marquant la frontière nord-est.

Plusieurs sources affluent vers la Meuse, telle la Fontaine Chaude, autrefois appelée Fontaine Chaux. Mais à trois kilomètres ouest de la Fontaine de la Gillotte, la source du Puits des Templiers à Pierrefitte, se déverse dans le bassin de la Seine. Entre les deux, le plateau boisé est le garant de la qualité des eaux. Un ruisseau appelé le Rehaut, qui prend naissance à Rupt-devant-Saint-Mihiel et se jette dans la Meuse aux Paroches, a créé une longue vallée rectiligne occupée principalement par des cultures, des prairies et la route. Le village s'appuie en pied de coteau sur un versant bien ensoleillé, dominé par la Vieille-Vigne. C'était autrefois le royaume des lièvres, que les héritages successifs



avaient découpé en parcelles en majorité inférieures à un hectare. La mosaïque de milieux champêtres a été dénaturée lors du remembrement de 1976, sinon quelques bois de particuliers qui ne peuvent heureusement plus être défrichés. La toponymie locale s'est alors fortement appauvrie car chaque petit terroir avait son nom tel Ninglinvaux, non loin du montant des Caurées ou la Fontaine des Filles, prairie humide au-dessus du chemin de Louvent, en face du lieu-dit « Four de Marie Batail ».

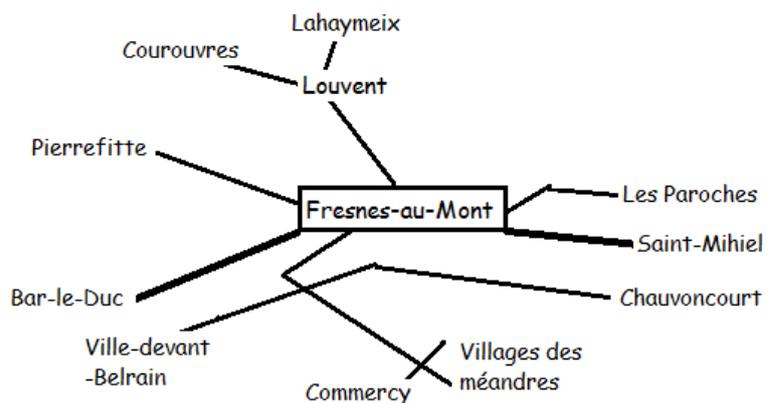
Mille hectares de forêts

Le patrimoine de Fresnes, c'est son église, sa mairie et sa forêt communale. Les bois communaux se sont agrandis, notamment par l'achat et le regroupement de parcelles en « timbre-poste », parfois de quelques centaines de mètres-carrés, faisant passer sa surface de trois cent-sept hectares en 1900 à quatre cent-soixante aujourd'hui. Les bois de particuliers couvrent près de deux cents hectares et ceux de l'Etat trois cent cinquante, soit mille hectares de forêts occupant les deux tiers du ban communal. Fresnes est donc une des communes les plus boisées du département. Mais le frêne n'est pas ici le roi des arbres, la localité ne lui permettant pas d'acquérir ce cœur blanc qui lui donne une grande valeur commerciale. La relation entre le nom du village et cette essence n'est donc pas certaine.

Un ancien village-carrefour

Quelques adoucissements de pentes des revers de plateau aux alentours ont sans doute contribué à la création du village en le plaçant dès l'origine à l'intersection d'une grande voie de passage et de plusieurs importants chemins menant à d'autres villages ou à d'autres carrefours. Ils sont représentés sur la figure d'après la carte dite « des Naudin », publiée en 1738.

Depuis l'Antiquité, le village est traversé d'est en ouest par une importante chaussée qui franchit le plateau séparant la vallée de l'Aire de la vallée de la Meuse ralliant Bar-le-Duc à Saint-Mihiel, suivant la vallée du Rehaut. C'est aujourd'hui une section de la D 901. Cette voie divergeait autrefois en deux branches, une ralliant



Saint-Mihiel et l'autre Les Paroches et la route de Verdun. La voie antique passait plus en revers de côte que la route actuelle qui fut tracée et empierrée par les comtes de Bar, et renforcée au milieu du 18^{ème}. Seule une boucle en direction de Saint-Mihiel a été rectifiée vers 1970 au profit d'une section en devers réduisant la pente du lieu-dit Montant des Caurées. On ramasse parfois des fossiles de coquillages spiralés sur les devers de la route en sommet de cette côte, surtout après les gelées.

Vers le nord, le chemin de Courouvres passe par l'écart de Louvent où divergeait peu après une branche vers Lahaymeix. Ce chemin est aujourd'hui devenu une route à voie étroite reliant Fresnes à la ferme de Louvant, puis faisant jonction peu après avec un secteur de la D 101, ralliant Lahaymeix à Dompcevrin. La section de Fresnes à Dompcevrin est classée en Sentier de Randonnée de Pays.

Au sud du village, le sentier de la Fontaine au Bois croise la piste constituant la plus ancienne la voie de Bar-le-Duc à Saint-Mihiel, puis rallie une profonde entaille dans le plateau, perpendiculaire à la vallée de la Meuse. Il débouche sur les « Kœurs » puis sur d'autres villages établis le long des deux grands méandres du fleuve en amont de Saint-Mihiel, ainsi que sur la route de Commercy. A l'origine, ce chemin descendait vers la vallée du Rehaut en longeant l'église. De nombreux marchands l'utilisèrent jusqu'en 1914, ceux allant à pied portant leur marchandise dans une hotte. Un nouveau tracé passant par Rupt lui fut préféré à l'ère de la macadamisation.

L'intérêt de ces chemins s'est amoindri quand la capacité d'un tracé à éviter le surmenage des animaux de trait ou des marcheurs n'a plus été le principal critère de choix pour établir des voies de communication. Certains ont disparu à la suite du remembrement mais se distinguent encore sur les photos aériennes. Fresnes a donc perdu sa vocation de village-carrefour, sinon pour les randonneurs.

Un village-rue, trois écarts

Le cœur de village a conservé son aspect de village-rue. En 1840, l'habitat était encore presque totalement mitoyen et regroupé dans la seule rue principale, à l'exception d'une ferme en sortie de village, sur le chemin menant à Louvent, le plus ancien écart du village, d'origine pour le moins moyenâgeuse. Quelques fermes plus excentrées furent bâties dans la seconde moitié du 19^{ème}, ainsi que l'écart d'Herbeauchamp.

Au 19^{ème} siècle, de nombreuses maisons de la rue principale furent reconstruites ou subirent d'importantes modifications. Après le conflit de 14-18, certains emplacements de maisons bombardées furent occupés par de nouvelles constructions, dont seulement six maisons avec corps de ferme dans la rue principale, pour ceux qui étaient déjà cultivateurs avant 1914, c'est-à-dire suffisamment dotés de terres en pleine propriété.

La Renardière, constituant le troisième écart, fut édifée vers 1937-1938. Depuis 1990, une vingtaine de nouvelles maisons ont été construites, en majorité sur un replat au-dessus du village ou peu avant l'ancienne carrière de chaux et aucune n'a été bâtie depuis longtemps dans un des espaces vides entre les maisons existantes de la rue principale.

Louvent

Louvent, serait un ancien cloître et pour le moins, une ferme importante depuis le début du 16^{ème} siècle, dotée d'une vaste cour qui était fermée à l'origine. C'était même un vrai hameau où une trentaine de familles de manouvriers vivaient dans des masures établies à l'emplacement du bosquet visible depuis la route à droite des bâtiments et qui furent détruites pendant la Guerre de Trente Ans, sans doute vers 1640. Le corps d'habitation principale, daté du début du 16^{ème} siècle, fut épargné.

En 1723 la ferme devient le chef-lieu d'une baronnie regroupant Louvent, Lahaymeix et Fresnes-au-Mont, privilège accordé à Gabriel Armur de Louvent en considération des services rendus par son père au titre de conseiller d'état du duc Léopold. Mais en 1766, les habitants de Louvent sont déjà considérés comme faisant partie de la communauté de Fresnes et leurs enfants seront d'ailleurs plus tard scolarisés au village plutôt qu'à Lahaymeix.

La ferme fut un lieu de résistance particulièrement actif pendant la dernière guerre. Elle a été trois fois vendue au cours du 20^{ème} siècle. L'avant-dernier propriétaire, Monsieur Marchand, était un expatrié de la vallée du Der dont la ferme fut ennoyée lors de la création du lac. Le domaine agricole couvre aujourd'hui soixante-douze hectares d'un seul tenant autour de la ferme, plus dix hectares au sortir de la forêt. Les plus proches voisins sont à trois kilomètres ! Les propriétaires actuels ont fait installer l'électricité en 1974. Les mille quatre cents mètres de ligne furent payés de leurs deniers. La maçonnerie du corps d'habitation du 16^{ème} est encore en très bon état d'origine. Elle mesure trente mètres de longueur. Le corps de ferme qui fait angle a été édifié vers 1820, sans créer de rupture d'ensemble mais l'adaptation de la bâtisse à l'agriculture mécanisée n'a pu se faire sans l'installation d'une grande porte à rideau et l'ajout d'un hangar à proximité.

Un puits profond de huit mètres avait été creusé dans la cour de ferme mais l'eau courante provient de la source de Louvent, visible dans le premier virage après la ferme en allant vers Lahaymeix. Le ruisseau résultant coule vers le Rehaut dans la vallée appelée Prairie de Louvent, faisant partie du domaine.

Herbeauchamp

Sous Louis XV, tout le vallon était en pâture, mais la forêt avait regagné du terrain lorsqu'une ferme y fut édifée en 1838 pour le compte de Monsieur de Villemotte, propriétaire à Nancy. La ferme fut mise en vente en 1847, mais sans succès, malgré l'annonce notariale qui précise que le corps de ferme d'Herbeauchamp, comprenant une maison de ferme de construction récente, cent hectares de terres

labourables en plein rapport ainsi qu'un bois de six hectares, pourrait procurer un revenu net d'impôts de trois pour cent à son acquéreur. Elle appartient un temps au général Lyautey, son frère et sa sœur mais aucun d'eux n'y mit jamais les pieds.

Le 6 août 1898, elle est vendue pour vingt-deux mille francs à Joseph Humblot, cultivateur. Mais ce dernier doit l'hypothéquer pour cautionner le prêt de treize mille francs qu'il a contracté pour cet achat auprès de maître Japiot, notaire à Saint-Mihiel, chargé de la cession du bien. Le 27 mars 1903, ne pouvant plus honorer le remboursement de son emprunt, Joseph Humblot dut revendre la bâtisse au notaire qui la lui racheta treize mille francs ! L'environnement présentait à cette époque une alternance de bois, pâtures et cultures. Mais le nouveau propriétaire des lieux fit loger un forestier dans la ferme et, de 1905 à 1907, une grande partie de l'espace ouvert fut plantée en épicéas par des habitants de Fresnes. Les résineux étaient alors à la mode.

En 1996, la ferme étant mise en vente, la commune se montra intéressée par la forêt avec le bois sur pied. Celui-ci consistait en dix-sept mille mètres-cubes de grumes d'épicéas de belle race et en bonne santé faisant jusqu'à quarante-deux mètres de hauteur. La vente était prévue courant 2001 mais la tempête de décembre 1999 coucha presque tous les arbres que le propriétaire dut revendre à vil prix. Cependant, la forêt étant assurée, ce n'est pas lui qui s'arracha les cheveux ! La commune racheta presque tout le terrain, soit cent-vingt hectares, pour agrandir sa propre forêt. Le corps de ferme devint une résidence secondaire.

Le domaine comprend aujourd'hui une douzaine d'hectares essentiellement en bois, auquel on accède par une piste. Une source captée, une forge, un lavoir et un four à pain permettaient d'y vivre en quasi autarcie. Ses propriétaires actuels, qui l'ont acheté en 2004, en ont fait leur résidence principale. Un gîte rural occupe l'ancien bâtiment qui était autrefois la laiterie et auquel un solarium fut adjoint vers 1930.

La Renardière

C'était une loge de chasse en gros moellons, que tous appelaient « la Loge », qui fut construite vers 1870-1880 et que le docteur Pierre Picard, chirurgien à Douai, a fait agrandir avec une maçonnerie de briques vers 1938. Il y fit plus tard adjoindre une maison de gardien, une annexe servant de salle de jeux et de douche, ainsi qu'une gloriette édifée dans le verger attenant, sous laquelle la Société de Musique de Saint-Mihiel donna quelques concerts. Le domaine couvre trente-quatre hectares essentiellement forestiers auxquels viennent de s'ajouter une ancienne carrière de « grouine » vendue vers 1950 à Gérard Barthélémy qui y installa une scierie. Tout le bâti évoqué est encore en place. Depuis 2001, il est restauré et rénové par ses nouveaux propriétaires. La maison de gardien et l'annexe sont devenues un gîte rural et une table d'hôte.

2^{ème} partie : Fresnes-au-Mont d'hier et d'aujourd'hui

De l'Empire au Royaume*

Fresnes-au-Mont est un village du Barrois, tourné vers la vallée de l'Aire plutôt que vers Saint-Mihiel. Son adhésion à la CODECOM de Pierrefitte-sur-Aire montre son attachement affectif pour ce territoire.

Pourtant, le village est donné en 904 par Louis III, roi de Germanie, au prieur du Vieux-moutier de Saint-Mihiel, actuellement ferme-abbaye Saint-Christophe. Cependant, le traité de Bruges signé par Albert de Habsbourg et Philippe IV le Bel en 1301 partitionne le comté de Bar en deux entités séparées par la Meuse. Fresnes dépendra désormais juridiquement de Bar-le-Duc comme toutes les terres du Barrois à l'ouest de la Meuse, et non plus de Saint-Mihiel qui reste intégré au Saint-Empire

germanique. D'ailleurs, en 1726, la carte des Naudin dénomme le village Fresnes-en-Barrois. Mais la carte des Cassini publiée vers 1780, adopte Fresnes-au-Mont, comme pour mieux ancrer chez ses habitants le sentiment d'appartenance au royaume de France, après l'annexion des duchés de Lorraine et du Barrois en 1766**.

*Les bateliers nommeront respectivement l'Empire et le Royaume la rive droite et la rive gauche de la Meuse à partir du 14^{ème} siècle.

**L'ancien village-frontière voisin dénommé Les Baroches sur la carte des Naudin devient Les Paroches sur la carte des Cassini.

Les Tassons

Ici, les fermes étaient modestes mais plus ou moins autarciques et il n'y avait pas une grande cohésion villageoise ni inter-villageoise. On se recevait donc surtout en famille, tout à l'inverse des « Meusards » sobriquets des habitants de la vallée de la Meuse : Dompcevrin, Bannocourt...plus riches et plus dépenriers, qui sortaient souvent pour faire la fête ou pour achalander le marché de Saint-Mihiel.

« Tassons » est le gentilé reconnu des habitants de Fresnes-au-Mont, qui s'affiche d'ailleurs aux plaques de la rue principale. Il viendrait du sobriquet « les Tassons » donné par les voisins de Rupt-devant-Saint-Mihiel et que ceux de Fresnes surnommaient « les Caoupétés ». Tasson, ou taison, est le nom du blaireau en vieux français, animal réputé casanier...

Un repère de Cravates

Le village fut pillé pendant la Guerre de Trente-Ans et servit ensuite de repère fortifié à une bande de Cravates, surnom des Croates envoyés en Lorraine et en Barrois par Richelieu, qui s'étaient convertis au brigandage. La position du village permettait à la troupe de rayonner sur un grand nombre de villages à la ronde. Mais Madame de Saint-Balmont, l'Amazone chrétienne, y mis bon ordre en menant à l'aube un raid-surprise sur Fresnes depuis son château de Neuville-en-Verdunois et en arrêtant le chef des bandits dans sa chambre. Elle le conduisit ensuite à Bar-le-Duc où il fut jugé. Son seul regret formulé en montant sur l'échafaud fut d'avoir été arrêté par une femme !

Les anciens fours à chaux

L'exploitation d'une carrière de calcaire et sa transformation en chaux dans un four remonte pour le moins à la fin du 18^{ème}. En avril 1916, le bâtiment existe toujours quoique le four paraisse en mauvais état, comme en témoigne une photo de soldats qui y cantonnent. Il n'en demeure aujourd'hui aucun vestige sinon dans la toponymie du lieu : les Carrières, tandis que le bandeau peint sur la façade de la maison presque mitoyenne à l'église laisse encore deviner sa fonction de local commercial doublant celle d'habitation du propriétaire du four.

En 1914, l'entreprise était déjà déclinante. Son dernier propriétaire, Théophile Batail, exploitait alors un gisement de calcaire à chaux et un modeste four fonctionnant au charbon de bois installé en sortie de village sur la route de Louvent, au bord du raidillon qui fait suite à la dernière maison de la rue et que tous appelaient le « four de Marie Batail ». Le four a disparu depuis longtemps, mais pas son nom qui continue à désigner le lieu-dit par tradition orale, tandis qu'une partie de l'ancestral Chemin de Louvent s'est transformé en rue du Chaufour vers laquelle converge par ailleurs la rue du Grand Four !

Patrimoine de l'eau

Il y avait quatre fontaines, dont trois existent toujours, et deux lavoirs, un ayant été transformé en garage et l'autre démolé. Les fontaines coulaient jour et nuit avant 1940 et les lavoirs disposaient toute l'année d'une eau claire et abondante. Il n'y avait donc pas de puits et le village échappa ainsi au choléra qui frappa plusieurs fois le département. Lors de travaux d'assainissement menés vers 1980, furent retrouvées les anciennes conduites du 19^{ème}, menant l'eau aux fontaines, d'environ huit centimètres de diamètre, réalisées en pierre moulée et qui ont été conservées.

L'eau favorisait la présence de saules-osiers sauvages ici appelés « massoles ». Adrien Gillet et René Boucher ont fabriqué des paniers d'osier pour les villageois jusqu'en 1960.

Fresnes-au-Mont vers 1930

« Le paysan de Fresnes-au-Mont n'était pas dépensier. Il avait une à quatre vaches, le plus riche du village en ayant huit. Il élevait des poules et des lapins pour la consommation familiale, ainsi que des cochons nourris principalement aux pommes de terre. Certains faisaient leur beurre. Chaque cuisine disposait de sa « cloyotte », grille de bois suspendue au plafond de la cuisine à laquelle on accrochait saucisses, jambon sec et lard fumé. Il n'y avait pas d'ambition, pas de paperasserie et encore moins de taxe d'ordures : tout repartait au jardin. L'eau de source des fontaines était gratuite. Les marchands passaient pour fournir le peu qui n'était pas produit sur place : sucre, café... et pour donner les nouvelles qui s'échangeaient ensuite à la fontaine ou au lavoir ».

Élisabeth Lhaute

Vie au village

Le patois de Fresnes s'apparentait à ceux des vallées de l'Aire et de l'Ornain :

« J'i étu assaï, jn'i veram anoï ! » : « J'y suis allé hier, je n'irai pas aujourd'hui ! »

Il était déjà presque abandonné en 1940.

Le village rassemblait autrefois de grandes familles anciennement installées : Boucher, Charles, Chastel, Désindes, Laurent, Lhaute, Paul... Il comptait trois fois plus d'habitants au milieu du 19^{ème} siècle qu'à la fin du 20^{ème} soit trois cent trente en 1851 et quatre-vingt-treize en 1999. Depuis, beaucoup de jeunes ménages se sont installés, faisant remonter la population à plus de cent cinquante habitants en 2012. Les nouveaux résidents sont désormais majoritaires. Fresnes est devenu un village-dortoir, les lieux de travail, de services et d'enseignement s'étant éloignés. Il n'y a plus que deux agriculteurs dans le village essentiellement céréaliers, dont celui de la ferme de Louvent. Ils étaient encore une vingtaine en 1980, dont la plupart associaient culture du blé et production de lait. La gestion des bois communaux a cependant permis de créer deux emplois.

Ressources de la forêt

Les jaunottes étaient recherchées pour la cuisine et pour la vente à des grossistes tenant dépôt dans plusieurs villages. Mais la forêt était surtout un lieu d'affouages. Chaque famille faisait sa « portion » au passepartout et mettait un point d'honneur à la valoriser au mieux et à scier les rondins à exacte longueur.

Monsieur Fortin, charbonnier, vécut en forêt de 1918 à 1925 en confectionnant des meules à l'ancienne, dont quelques emplacements se devinent encore. Il logeait dans une hutte. Vers 1930, vinrent des équipes de charbonniers nomades disposant de fours démontables, ainsi que des bûcherons espagnols embauchés par les marchands de bois. Mais ici, on ne pratiqua pas le sciage de long comme à Lahaymeix. Les tronçonneuses apparurent vers 1955.

Fresnes ne fut jamais relié au monde par une voie ferrée, le projet mainte fois reporté de tacot entre Pierrefitte-sur-Aire et Saint-Mihiel ayant été définitivement abandonné à la veille de la guerre de 14-18, ce qui contribua à la baisse du prix des grumes tirées du quart en réserve et à l'appauvrissement des ressources communales.

3^{ème} partie : Fresnes pendant les deux guerres mondiales

Souvenirs de 14-18

Le village a été évacué en septembre 1914 quand les Allemands l'ont bombardé depuis le Fort des Romains, situé sur les hauteurs de Saint-Mihiel, qu'ils venaient de conquérir. Avant de partir en exode, les habitants rangèrent leurs plus beaux meubles dans l'église. L'édifice fut épargné par les obus, mais les soldats américains, qui stationnèrent au village en 1918 avant la bataille du Saillant de Saint-Mihiel, firent du feu avec leurs portes et tiroirs. Il reste encore dans le village quelques meubles anciens marqués par ce triste épisode.

De la plus imposante maison particulière du village, ne resta que quelques pans de murs et les caves. Un des occupants fut tué à l'intérieur par un éclat d'obus alors qu'il lançait ses chaussures. Il resta ainsi huit jours assis sur sa chaise avant de pouvoir être porté au cimetière par sa belle-fille, tant le bombardement fut long et intensif. Il avait mis son linge à l'abri dans la cave. Mais celui-ci fut volé peu après par des soldats français méridionaux qui le firent expédier chez eux.

Les habitants sont partis vivre dans les environs de Bar-le-Duc pour n'en revenir qu'en 1919. Le village devint pendant ce temps un lieu de repos des soldats français postés au front, distant de quelques kilomètres. Une batterie d'artillerie fut installée au lieu-dit Ninglinvaux et un « village nègre » établi entre Moraire et Haute Charrière pour les Coloniaux au retour de Verdun. Pendant longtemps une chapelle en ruines et des touffes de pivoines marquèrent son emplacement. Les soldats logeaient principalement dans des baraquements et des casemates dispersés en forêt et les avaient meublés d'objets pris dans les maisons. Quand les habitants revinrent, ils allèrent en forêt pour récupérer leurs biens. La mairie était presque intacte mais beaucoup d'archives et des plans cadastraux avaient malheureusement disparus.

De nombreux soldats tués furent enterrés provisoirement au cimetière communal, puis exhumés vers 1930 et remis en terre au cimetière militaire de Vaux-Racine à Saint-Mihiel, sinon le Capitaine Audibert, fils d'un médecin de Marseille, tué à Chauvencourt en 1914. Son père ayant fait poser un marbre sur sa tombe avant la fin de la guerre par l'intermédiaire d'une habitante de Fresnes, il a été laissé sur place. Le Souvenir Français a récemment rénové le monument. Six hommes du village sont tombés au combat.

Quelques vestiges guerriers demeurent alentour, notamment deux remarquables blockhaus d'arrière-ligne, construits en avril 1916. Récemment redécouverts, l'un d'eux a été dégagé des broussailles qui le cachaient et sécurisé.

L'après-guerre

La paix revenue, Fresnes devint un vaste chantier pendant plusieurs années, où les enfants jouaient sur les tas de sable, devenus des montagnes dans la mémoire de la doyenne du village, qui se souvient également des chants des maçons italiens participant à la reconstruction. L'un d'eux se maria avec une fille du pays et s'installa au village.

En mai, il fallait « chardonner » dans les blés, c'est-à-dire sarcler les champs de céréales à la main pour en supprimer les plantes adventices. Pendant très longtemps les anciens emplacements de

tranchées et de trous d'obus qui furent remis en culture se révélèrent être de vrais nids à mauvaises herbes.

Certaines maisons qui furent reconstruites après la guerre, ne furent pas longtemps habitées à demeure, leurs propriétaires ou leurs enfants ayant quitté le village pour aller travailler en ville, notamment à Paris et en Ile-de-France. En fait, la guerre amplifia un mouvement de population déjà constaté avant 1914, avec notamment des jeunes filles de Fresnes qui allaient se faire embaucher dans la capitale comme ouvrières ou employées de maison, et qui parfois s'y mariaient.

L'exode de la famille Lhaute

« Nous sommes partis en juin 1940 à l'annonce de l'avancée ennemie, ayant encore en mémoire la souffrance des habitants de Saint-Mihiel, emprisonnés dans leur bourgade de 1914 à 1918 et privés de tout, tandis que les habitants du village voisin de Rupt sont restés. Nous avons été jusqu'à Grimonvillers en Meurthe-et-Moselle, distant d'une centaine de kilomètres, avant de revenir chez nous après quinze jours d'errance, tenaillés par la faim. Les maisons désertées avaient été cambriolées, y compris par d'autres familles du village revenues avant les autres. Des chambres avaient servi de logements à des soldats. Nos si beaux jardins avaient été ravagés par des lapins échappés de clapiers. Des poules vauquaient sur les lits et les vaches se mourraient de n'avoir pas été traitées. Quelques vieux croustons poussiéreux retrouvés firent un premier festin. Peu après notre retour, les hommes qui n'étaient pas déjà prisonniers furent affectés au Service du Travail Obligatoire ».

La vie quotidienne sous l'Occupation

Les fermes isolées vivaient dans la peur et il fallait se méfier de tout le monde ; d'une mystérieuse Cinquième colonne, des faux maquisards qui terrorisaient les gens et tuèrent un berger près de la Renardière, des sinistres miliciens aux sombres chapeaux mous, des Français qui dénonçaient des Français ou des espions allemands se faisant passer pour des Anglais parachutés. Le cochon mis au saloir devenait la proie convoitée des voleurs. Le grain était moulu en cachette des voisins, de crainte qu'ils n'aillent tout raconter aux gendarmes, tandis que le pilote d'un avion allié qui venait d'être abattu et avait cru trouver abri en frappant à une porte, le regretta amèrement.

Chaque famille devait fournir un quota d'œufs et de lapins à l'occupant alors qu'il était déjà difficile de produire en suffisance car il n'y eut plus d'hommes au village pendant quatre ans. Ceux qui n'étaient pas cultivateurs connaissaient la faim avec leurs seuls tickets-rations pour vivre, leur donnant droit à deux cents grammes de mauvais pain jaune par jour et à une rondelle de viande mensuelle. Mais la vente de beurre et de viande au marché noir permit à certains de bien vivre. Quelle drôle d'époque !

Nous fabriquions de la mélasse de betterave pour sucrer notre café d'orge torréfié. Les chaussures à semelles de bois étaient pénibles à supporter. Les filles avaient honte de leurs vieux vêtements rapiécés et le savon nous était presque inconnu.

Le 24 juillet 1944, alors que la moisson battait son plein, nous avons vu passer un jeune homme en chemise blanche, debout à l'arrière d'un camion. Il avait été surpris avec des bottes militaires allemandes au pied, ce qui avait suffi à le faire passer pour un « terroriste » aux yeux de l'occupant. Il fut fusillé à la sortie du village et laissé sur place. Mais pendant la nuit suivante, des habitants de Fresnes sont venus le mettre dans une caisse improvisée et l'ont enterré. Il fut exhumé et mis en cercueil quelques mois plus tard par ses compagnons qui ont ramené son corps à Boulogny, ville ouvrière où la résistance était surtout d'obédience communiste. À la Libération, un modeste monument commémoratif fut édifié par sa famille et ses amis à l'emplacement de son exécution, qui est encore en bon état.

Au retour d'exode de 1940, on ne trouvait plus de pain au village. Louis Lhaute se chargea de son approvisionnement en le ramenant de Saint-Mihiel avec un mulet. Sa sœur ouvrit ensuite un dépôt de

pain chez elle, qui perdura trente ans avant que le boulanger de Pierrefitte ne commence à faire des tournées.

4^{ème} partie : Regards sur la forêt

Des conditions biogéographiques favorables

Comme l'ensemble des massifs parcourus par les circuits du Vent des Forêts, le domaine forestier de Fresnes-au-Mont est localisé sur le plateau du Barrois, constitué de calcaire formé au Jurassique supérieur, il y a cent cinquante-cinq millions d'années, et qui repose sur une couche d'argile de plus de cent mètres d'épaisseur. L'érosion par de nombreux ruisseaux l'a transformé en pays de doux vallons peu encaissés, même quand la vallée entaille profondément le plateau, comme à Lahaymeix. La nature du sol et différentes orientations des fonds ou des versants favorisent la diversité des arbres et des arbustes qui s'y sont installés : hêtres, charmes, chênes, alisiers, merisiers, érables champêtres, érables planes, érables sycomores... Les plus beaux sujets croissent sur les versants nord, y étant moins exposés à la sécheresse estivale. Le frêne occupe quelques fonds humides.

Grands domaines et parcelles en timbre-poste

Les Sentiers d'art traversent ou longent des forêts domaniales, communales et particulières. Les forêts domaniales sont d'anciennes propriétés féodales ou monacales confisquées à la Révolution et données à l'État pour qu'il en tire des revenus complémentaires à ses recettes fiscales.

Les six communes du Vent des forêts sont presque toutes bien pourvues en bois communaux, totalisant près de mille deux cents hectares. Ils sont gérés par l'Office National des Forêts.

En majorité, les particuliers possèdent des parcelles d'un hectare ou moins. Parfois, vingt hectares de forêts sont partagés en cent cinquante parcelles ! Certaines font moins de trois mètres de largeur et n'étant pas bornées, cela accroît le risque de conflits entre propriétaires voisins et ne permet pas une exploitation rentable.

Cailloux vosgiens

Si on cherche un peu dans les fonds de vallons et jusqu'à mi pente des collines, on pourra ramasser de petits galets arrondis de granite ou de grès rose déposés autrefois par la Meuse. Pourtant, le fleuve ne coule qu'en terrains sédimentaires ou argileux : ils ont été arrachés et érodés au flanc des montagnes vosgiennes par la Moselle qui se jetait dans la Meuse avant sa capture par la Meurthe, il y a cent cinquante mille ans. On ramassera aussi des galets du cours supérieur de la Meuse qu'elle apporta au temps où son débit était bien plus important que maintenant, mais qui sont plats et calcaires.

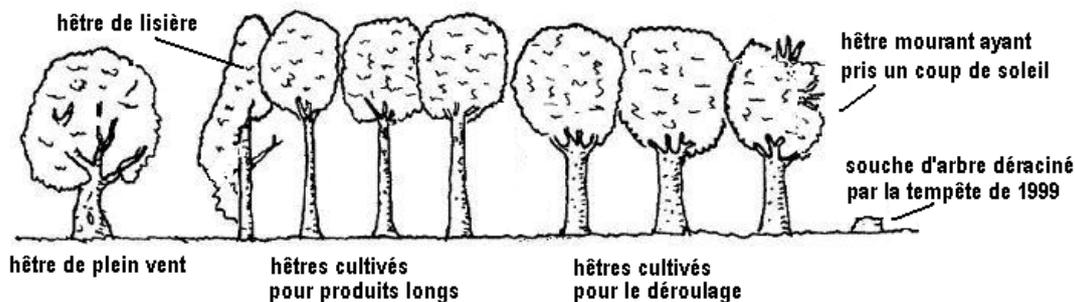
Regard sur le sol

Sous la litière de feuilles mortes, l'humus brun-noir est le siège d'une activité biologique intense grâce aux sels minéraux apportés par la roche-mère friable et au bon drainage de l'eau permettant à l'air de circuler. Ainsi, la litière est vite dégradée et ne s'empile pas. Si on creuse de quelques centimètres, on atteint la roche presque sans transition, dont les nombreuses fissures favorisent l'infiltration de l'eau et l'érosion de l'humus. Dans les fonds de vallons, des dépôts d'alluvions anciennes forment un sol beaucoup plus profond, tandis qu'en certains emplacements des versants et des plateaux, la mince couche de terre ne recouvre que partiellement la roche-mère, fragmentée par le gel.

Hêtres fragiles d'écorce

Le sol et le climat se conjuguent ici pour favoriser l'installation et la croissance du hêtre, cette essence appréciant les sols bien drainés et s'accommodant de leur faible profondeur. La demande du marché concernant le hêtre a récemment évolué des produits longs (planches et poutres) vers le bois de déroulage, les minces feuilletés obtenus par cette technique permettant de plaquer des panneaux de particules. Le sylviculteur y répond par un plan d'exploitation qui favorise le diamètre du fût plutôt que sa hauteur. Pour cela, il laisse en laissant d'espacement qu'autrefois entre les arbres qui seront conservés lors des dernières coupes de sélection.

Certains des hêtres survivants de la tempête de décembre 1999 sont en train de mourir sur pied, se retrouvant isolés parmi le jeune taillis : ils ne supportent pas les coups de soleil sur l'écorce, aussi dangereux pour eux que l'incendie, car n'ayant pas eu le temps de protéger leur peau fragile sous des branches feuillues, comme leurs congénères qui ont poussé en lisière ou en plein vent depuis leur enfance.



Chênes affamés et chênes repus

Sur le plateau, les chênes sont souvent maigrelets et de croissance lente, ne trouvant pas suffisamment de nourriture et d'eau dans le sol à portée de leurs racines. Dans les fonds de vallées et sur les pentes exposées au nord, ils trouvent des conditions de croissance presque parfaites. Le chêne pédonculé est ici bien plus fréquent que son cousin, le chêne sessile, le premier étant plutôt l'hôte des versants nord et des fonds de vallée et l'autre, des versants secs et ensoleillés.

Charmes pour affouagistes

Les charmes sont omniprésents au bord des sentiers forestiers et témoignent de l'importance donnée par les gestionnaires aux ressources en bois de chauffage, exploitées par les familles (droit d'affouage dans les bois communaux) ou par des bûcherons professionnels. Ces derniers exploitent également le charme comme bois de trituration et vendent les plus belles grumes en bois de caisserie.

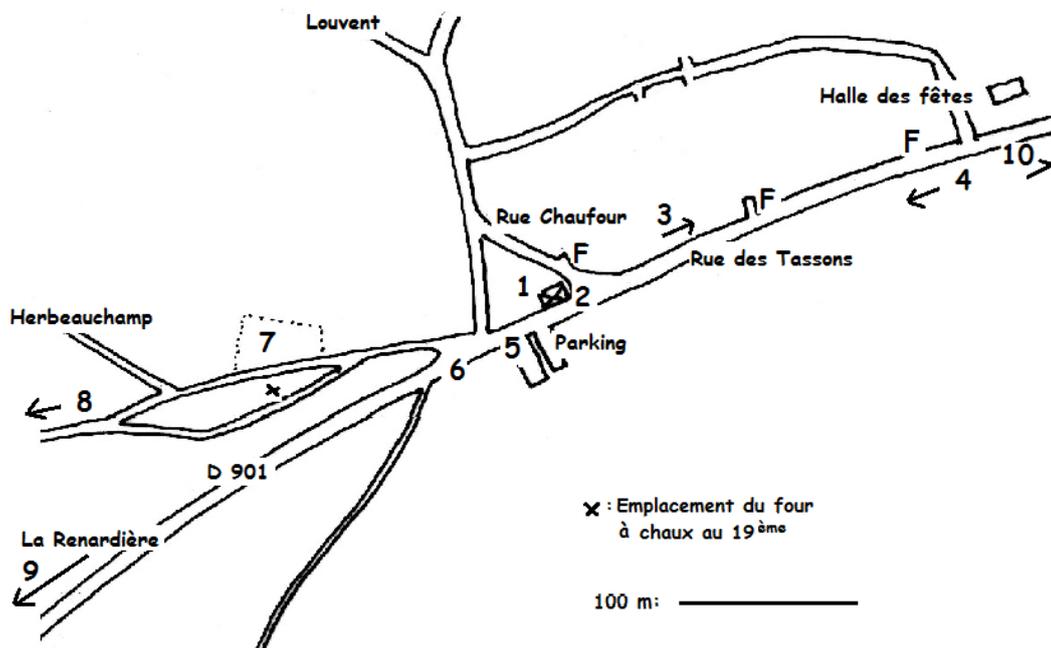
Changement climatique ?

À cause de la perméabilité du sol, les arbres peuvent souffrir de la sécheresse estivale, parfois marquée certaines années. Mais aujourd'hui, ce manque d'eau saisonnier semble chronique à en croire la cime plus ou moins dégarnie de certains chênes en pleine force de l'âge, poussant sur le plateau ou sur des hauts de versant. Des hêtres, qui n'ont rien de sénescents présentent également tous les symptômes d'une « descente de cime ». Ce phénomène était inexistant il y a vingt-cinq ans. La forêt serait-elle en mutation ? De quelles essences sera t'elle faite demain ?

5^{ème} partie : promenade dans le village

Au départ de la mairie, nous vous proposons de descendre la rue des Tassons et de la remonter sur l'autre trottoir, puis de marcher jusqu'au blockhaus, passant ainsi par tous les postes qui seront détaillés par la suite, sinon les deux stèles commémoratives, en limites de ban. Vous pouvez également adapter votre cheminement à l'aide du plan de repérage suivant.

Nous vous souhaitons une agréable promenade.



Poste 1 : Mairie et fontaine à deux bassins
Poste 2 : Vue sur la rue des Tassons
Poste 3 : En descendant la rue des Tassons
Poste 4 : En remontant la rue des Tassons
Poste 5 : Église Saint-Laurent

Poste 6 : Haut de l'église
Poste 7 : Cimetière
Poste 8 : Blockhaus français
Poste 9 : Stèle d'aviateur anglais
Poste 10 : Stèle de partisan

Poste 1 : Mairie et fontaine à deux bassins

C'était autrefois la mairie-école qui fut édifée dans la seconde moitié du 19^{ème} en belles pierres de taille, ce qui compense quelque peu la sobriété des ornements, réduits à des bandeaux d'étage et de toit, à une corniche surmontant le linteau de porte, aux deux épis coiffant la toiture à deux croupes et aux deux lanternes d'éclairage public installées en 1985, la « magie » de l'électricité s'étant manifestée au village vers 1925. Cependant, les fenêtres apportent une lumière généreuse. La salle de classe et la bibliothèque occupaient le rez-de-chaussée, ainsi que trois petites pièces dont une avec point d'eau, qui étaient réservées à la famille de l'instituteur. Au premier étage, se trouvaient la salle de mairie, les deux pièces principales du logement de l'instituteur, sans toilettes ni salle de bains, et un grenier. Au fond de la petite cour visible derrière le bâtiment étaient établis le bûcher et les toilettes, qui furent démolis en 1980. Les récréations se passaient sur le trottoir, devant l'actuel n° 23. L'école fut fermée vers 1962 et depuis, les enfants sont scolarisés à Pierrefitte.

La rue Chauffour qui fait angle est prolongée par la route étroite menant à la ferme de Louvent. Une fontaine ornée en pierre de taille, à deux bassins et à porte-seau, y a été récemment restaurée. Elle

s'appuie contre le mur d'un ancien lavoir reconverti en garage. Devant la porte basculante actuelle, était établie une petite mesure en pierre appelée « Abri des vagabonds ».

Poste 2 : Vue sur la rue des Tassons

D'ici, on imagine sans difficulté l'amélioration paysagère apportée par l'enfouissement du réseau d'électricité, réalisé vers 1990.

En 1918, presque tout le village était en ruines, notamment toutes les fermes de la rue des Tassons sauf une, dont six seulement furent reconstruites. Edifié en face de l'église, le presbytère fut détruit, tandis que la mairie et l'église restèrent debout, ainsi que la fontaine voisine de la mairie et la maison à côté, actuel n° 23, alors que la maison qui lui était mitoyenne fut bombardée, de même que tous les bâtiments au-delà, sinon les deux fontaines. La maison au-dessus de l'église fut épargnée, tandis que les deux maisons en-dessous furent détruites, un des emplacements étant occupé par le parking de la mairie.

Fresnes-au-Mont a néanmoins conservé son aspect de village-rue car les maisons reconstruites après les guerres du 20^{ème} ont majoritairement conservé une certaine mitoyenneté et respecté l'alignement des façades sur rue, règles d'urbanisme qui prévalaient auparavant pour la sécurité civile et militaire. Les quelques lacunes dans la continuité correspondent à des maisons non reconstruites après 14-18.

Poste 3 : En descendant la rue des Tassons

En descendant la rue sur le trottoir de gauche :

Au n° **23**, maison du premier quart du 19^{ème} siècle, toute en profondeur, le corps de ferme étant à l'arrière et non pas sur le côté. Son grenier est éclairé par des fenêtres. Elle possédait une « chambre à four » et certains murs non porteurs sont en torchis. Les arrière grands-parents de l'occupante actuelle, née en 1933, y habitaient déjà. Elle a été adaptée pour plus de confort : agrandissement de la baie de cuisine, création d'une ouverture supplémentaire dans le mur pignon et d'une salle de bain dans l'ancien corps de ferme, séparation de la cuisine en deux pièces ...

Toutes les maisons visibles à la suite ont été reconstruites après 14-18, telle l'habitation du n° **31** ou la ferme du n° **33**.

Au n° **35**, corps d'habitation avec engrangement construit vers 1920. La toiture à pignons retournés et l'œil de bœuf animent la façade sur rue. A Fresnes, la pierre de taille a été majoritairement conservée pour les encadrements d'ouvertures sinon pour le linteau en bois ou en métal de la porte de grange, à l'inverse d'autres villages reconstruits, tel Dompcevrin, qui ont privilégié les encadrements en brique d'argile ou de ciment. Au n° **37**, une des rares maisons qui fut reconstruite en recul de l'alignement.

Entourée de son pavement d'origine, la fontaine-abreuvoir à trois bassins fut épargnée par les obus mais a cependant perdu deux de ses bouches en tête de lion.

Au n° **39**, maison de quatorze pièces avec toit à deux demi-croupes, entièrement reconstruite à l'emplacement de deux maisons qui furent bombardées et incendiées. La façade en belles pierres de taille est sobrement animée par deux bandeaux et des chainages d'angles un peu saillants. Des appuis de fenêtres et une marquise sur colonnes en fer forgé apportent une touche chaleureuse ainsi que la petite annexe accolée à la maison que le premier propriétaire puis les enfants du village appelèrent « sacristie ». Elle appartient à la famille Désindes, qui perpétue une tradition de propriétaires terriens née avant la Révolution, celle-ci possédant des terres et des forêts sur plusieurs villages.

Aux numéros **43** et **45**, succession de deux fermes reconstruites avec baies d'ouvertures en pierre sinon le linteau de grange en poutre de chêne. Un lambrequin couvre sous le toit du n°43 dont le crépi de chaux grasse laisse apparaître la maçonnerie en moellons. Les fenêtres apportent peu de lumière

intérieure au regard de la profondeur des bâtisses. Au n° 47, autre ferme reconstruite, mais le corps de ferme est plus petit que celui des précédentes tandis que le logis offre plus de luminosité à ses occupants. Elle s'en distingue également par ses jambages et linteaux arqués des baies d'ouvertures en briques d'argile alternant avec des pierres taillées, ainsi que par son linteau de grange en poutre métallique. Les tirants de chaînages sont apparents. Deux poiriers en espalier ombrent la façade en été et contribuent à garder les fondations de l'humidité. Juste après la grange, demeure une fontaine avec auge en pierre qui alimentait le bas du village.

Deux maisons d'habitation reconstruites après 14-18 précèdent la halle des fêtes et son aire de jeux récemment édifiés où peuvent jouer la trentaine d'enfants habitant aujourd'hui au village. De l'autre côté de la rue, vers le montant des Caurées, des maisons de la fin du 20^{ème} siècle forment un paysage urbain contrasté au regard de celui venant d'être vu. C'est une suite de propriétés encloses avec chacune une pelouse et un jardin d'agrément qui précèdent la maison où l'espace de plain-pied est privilégié.

Poste 4 : En remontant la rue des Tassons

Au n° 40, ferme reconstruite, éclairée à l'origine par trois fenêtres seulement, dont deux de petite taille, alors que la profondeur reste importante au vu du mur pignon dans lequel deux fenêtres et une baie de garage furent ultérieurement ouvertes.

Au n° 38, maison avec tablette datée de 1921, la baie de porte du logis provenant d'un réemploi, comme en témoigne le massif linteau monolithe à corniche moulurée et ses jambages sculptés en pilastres, réalisés aux 18 ou 19^{èmes} siècles. Sur ce côté de rue, nous retrouverons en majorité de ces petites maisons reconstruites après 14-18, qui ont été plus ou moins modifiées à la suite par leurs propriétaires successifs : ajout de toilettes intérieures et d'une salle de bains, agrandissement des baies de fenêtres... Celle du n° 30 porte une tablette datée de 1922. Au n° 26, la porte et la baie de grange d'une ancienne ferme ont été conservés en portail d'entrée sur cour de la maison mitoyenne.

La plus grande des maisons de ferme de la rue, sise au n° 24, n'a pas subi de modifications de façade depuis sa construction achevée en 1922, y compris la porte de grange coulissant sur un rail et les volets métalliques pliants. L'étable est prévue pour une dizaine d'animaux. Entre 1922 et 1945, elle abrita cinq ou six vaches et quatre chevaux de trait. Marcel Lhaute et un de ses fils exploitaient en famille trente hectares en propriété, comprenant des terres labourables, des prairies et quelques petits bois, ainsi qu'une dizaine d'hectares de prés et de champs en location. Les labours étaient réalisés en deux attelages de deux chevaux tandis que de nombreux autres travaux étaient réalisés avec de l'outillage à main : sarcloir à « chardonner » les céréales, « chavrot » en forme de cœur pour biner les betteraves, « oïau » pour biner les terres lourdes ou couper les racines de broussailles, « crocs » à deux ou trois dents pour récolter les pommes de terre préalablement déterrées à la charrue. On y produisait du blé et du lait destinés à la vente, ainsi que presque toute la consommation des deux familles.

Après la Libération, la maison fit aussi dépôt de bières et de boissons à emporter, devenant ainsi un rendez-vous des adolescents du village qui venaient de temps en temps boire un soda, seule boisson qui leur était permise, et qui se regroupaient dans l'écurie ou devant la maison et parfois à la cuisine. La tradition perdura jusqu'en 1970. On y tient encore dépôt de gaz en bouteilles.

Au n° 18, maison construite vers 1950, à l'emplacement de la seule habitation bombardée par un avion pendant la Seconde Guerre mondiale, tout comme l'engrangement de la ferme du n° 20, déjà reconstruite après 14-18. La façade s'agrémente d'un bandeau d'étage, d'un soubassement en pierres de taille apparentes et d'une baie de porche moulurée en plein-cintre.

Poste 5 : Église Saint-Laurent

L'église primitive du village fut sans doute un temps placée sous le patronage de Saint Louvent, Fresnes ayant fait partie de la baronnie de Louvent également appelée baronnie de Saint-Louvent. Saint Laurent aurait donc succédé à Saint Louvent par suite d'une erreur de transcription.

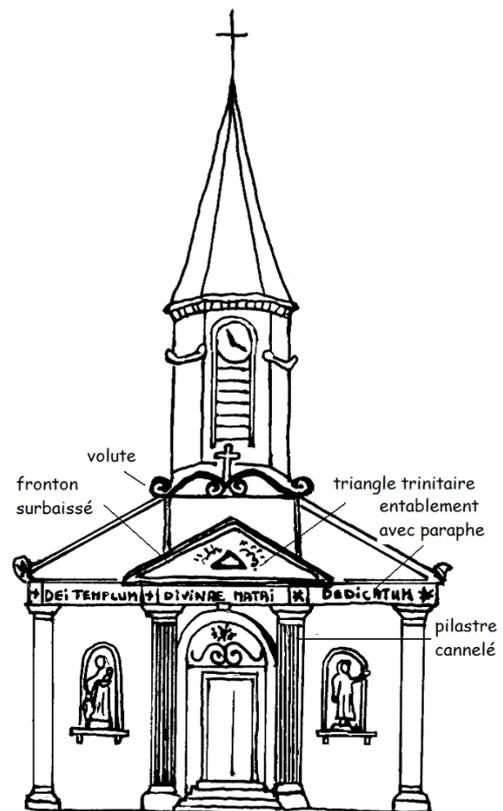
L'Église Saint-Laurent fut construite en 1834 sur les plans de Théodore Oudet (1793-1865), architecte auquel le Département de la Meuse confia l'édification de nombreux presbytères, lavoirs, églises, écoles, mairies et ponts. Son œuvre la plus connue est la fontaine du Deo à Mauvages. Il a repris ici les grandes lignes d'une œuvre précédente, l'église de Stenay (1829), dont il s'inspira également pour l'église Saint-Rémi de Pierrefitte-sur-Aire (1845), la taille des édifices et ses finitions variant au prorata du budget qui leur fut accordé par les communes. Simon Gaudron fut le premier baptisé dans la nouvelle église.

La façade de facture néoclassique évoque ici très résolument l'entrée d'un temple antique, avec ses quatre pilastres, ses volutes, ses deux statues monumentales encadrant le seuil coiffé d'un fronton surbaissé. Cette apparence, qui ne fut pas toujours appréciée par le curé en place, est renforcée par la corniche soulignant le pignon, celui-ci se fermant selon le même angle que le fronton.

Le faux linteau monumental, courant sur toute la façade, est paraphé en latin, comme nombre d'autres bâtiments civils ou religieux de l'époque. Ici : « Dei templum divinae matri dedicatum » signifiant "Temple dédié à la mère de Dieu". Le tympan du fronton est sculpté d'un triangle trinitaire perçant les nuées de sa lumière. L'archivolte est ornée de volutes enserrant un ostensor et d'une devise en latin affirmant la présence du Christ dans le pain consacré.

La statue visible à gauche du seuil représente la Vierge à l'enfant avec le petit Saint-Jean-Baptiste à ses pieds et celle à droite, Sainte-Hélène, qui découvrit la Sainte-Croix à Jérusalem. Leur créateur reste inconnu des personnes consultées à ce propos.

À l'intérieur, on peut voir une grande statue de saint Abdon, autrefois invoqué pour être préservé de la grêle.



Poste 6 : Haut de l'église

Au n° 12, belle façade en pierres de taille de maison d'habitation de la seconde moitié du 18^{ème}, dite « Maison du carrier », avec bandeau d'étage, fenêtres de grenier et linteau de porte de grange en arc surbaissé. Elle fut construite par le propriétaire du four à chaux et lui servit également de local commercial, « Chaux vive » apparaissant encore à ce jour dans les reliquats de l'enseigne peinte. Derrière le monument aux morts, presbytère reconstruit après 14-18 au frais de la commune. Il perdit sa fonction vers 1934 et fut ensuite loué pendant une vingtaine d'années avant d'être vendu à un particulier.

Au n° 9, petite mesure de gens très humbles, sans doute bûcherons, avec une seule fenêtre de logis et une fenêtre de grenier. Il y en avait encore plusieurs dans le village au début du 20^{ème} siècle. Elles

comportaient une seule pièce, alors que les familles étaient souvent nombreuses, tout le monde y couchant. Ce type d'habitat en bon état de conservation est devenu une rareté.

De ce poste, on aperçoit dans le vallon le Chemin des Kœurs, parallèle à la route puis escaladant le coteau et menant aux villages établis sur les méandres de la Meuse, emprunté autrefois par de nombreux voyageurs à pied et à cheval.

Poste 7 : Cimetière

Il y avait ici autrefois l'église du village. Pendant la Terreur, son curé fut sauvé par sa bonne qui l'avait caché dans une botte de paille de seigle alors qu'on venait l'arrêter, le seigle ayant une tige très longue.

Jusqu'au début du 19^{ème} siècle, la coutume était d'enterrer les morts autour de l'église. Plutôt que de déplacer le cimetière en dehors du village comme le voulait les nouvelles normes d'urbanisme, l'ancienne église fut détruite et le centre du village déplacé par la construction d'un nouveau temple bâti à quelques distances de là. Dans le même temps, on entoura le cimetière d'un mur percé d'un portail en fer ouvragé.

À voir dans le cimetière : des alignements de monuments funéraires du 19^{ème}, la stèle de l'abbé Cordier (1833-1933), ornée de deux ostensoirs et d'une chasuble, symbole de la prêtrise, ainsi que la tombe du Capitaine Audibert, tombé en 1914.

Poste 8 : Blockhaus français

Sa construction date d'avril 1916, alors que la bataille de Verdun fait rage. La maçonnerie est en pierres, rails métalliques et tôles recouverts de béton. Les ouvertures donnent vue sur la vallée du Rehaut et le revers des Hauts de Meuse, dominant Saint-Mihiel. Comme de nombreux autres ouvrages fortifiés, celui-ci était occupé par une famille de blaireaux avant qu'il ne soit redécouvert en 2011 et dégagé des buissons qui le cachaient. Sa libre visite ne présente pas de risque objectif.

Un deuxième ouvrage est situé non loin de là, en lisière de bois du plateau, mais il a été endommagé après-guerre pour récupérer une partie de son ferrailage. La collection Tardy, accessible par Internet, comprend une photo de ce blockhaus en construction.

Localisation : au bord du Chemin du Plein, environ trois cents mètres après la dernière maison dans le bosquet sur votre droite.

Poste 9 : Stèle d'aviateur anglais

Croix érigée en souvenir du Lieutenant John Giraud Agay, du 22ND Aero Squadron. Il commença à piloter en 1916, devint lieutenant dans l'armée de l'air américaine en décembre 1917 et fut envoyé en France le mois suivant où il participa notamment à la bataille du Saillant de Saint-Mihiel. Il s'est écrasé ici en avion le 20 octobre 1918 et décéda le lendemain des suites de ses blessures. Il est enterré au cimetière américain de Suresnes. La stèle a été quelque peu déplacée lors des travaux de modernisation de la route.

Localisation : en sortant de Fresnes vers Bar-le-Duc, sur le bas-côté droit de la route, juste après l'entrée de la Renardière.

Poste 10 : Stèle de jeune partisan fusillé

Localisation : en sortant du village vers Saint-Mihiel, on aperçoit la petite stèle à une centaine de mètres à droite, en lisière du bois de la Louvière, en face de là où part sur votre gauche l'ancienne boucle de la route.